

---

# *La Mère*

**D'ADOPTION.**

---

Il y a long-temps qu'on l'a dit, ou du moins qu'on l'a pensé : la vie n'est qu'une suite de désirs et de regrets, une chaîne pesante et dure, dont les anneaux nous laissent de cruelles et sanglantes traces. Tel est, en effet, le résumé de notre existence, l'expression des trois phases de la vie : le présent coule et fuit insaisissable ; le passé fait naître nos regrets en rappe-

lant nos souvenirs; l'avenir éveille nos désirs, nos inquiétudes, en nous inspirant des projets que la déception vient souvent flétrir. Tous trois ne nous laissent que le néant, désert qu'aucun sentiment ne saurait fertiliser, qu'aucune affection ne saurait embellir; le vide, gouffre que ni la réussite des choses, ni l'amour des hommes ne peuvent combler; abîme creusé de la main de Dieu même, qui seul s'est réservé de le remplir. — Si jeune encore, ou doué d'une âme candide et rêvant le bonheur, vous rencontrez, parmi les ronces de la vie, un rameau vert, gage d'espoir, auquel vous attachez votre existence; oh! bientôt il se flétrira, se desséchera dans vos mains et se brisera, vous laissant tomber de toute la chute d'une espérance déçue. A peine sur le seuil de l'existence, ayant vu hier poindre le jour de la vie,

j'ai éprouvé peut-être quelques déceptions, quelques douleurs; mais une, dont je n'ai été que le témoin désintéressé, a laissé, dans ma mémoire comme dans mon cœur, un long et triste souvenir.

Vous tous qui avez éprouvé la douleur, dans le cœur desquels toute peine, tout chagrin a un retentissement, un écho, vous prendrez part à mon récit; vous, dont l'âme est en rapport avec ce que vous allez lire, qui avez peut-être éprouvé les mêmes souffrances, peut-être aussi allez-vous trouver une consolation dans la leçon d'un grand sacrifice; et vous, dont je vais tracer les trop réels malheurs, pardonnez à mon indiscretion, en accueillant l'aveu de mon admiration pour votre héroïque dévouement et votre résignation sublime.

Au centre de l'antique Espagne, dans une de ces villes où les Maures et les Goths ont successivement laissé des traces de leur pouvoir et de leur magnificence, à Valladolid, florissait depuis longues années l'illustre famille de Pennaflor. Son origine se perdait de race en race : une galerie de portraits, rangés dans les différentes salles de leur château, en faisait foi. Ce château était la demeure presque habituelle des comtes de Pennaflor ; car

ils fréquentaient peu la cour, et ne quittaient guère leurs domaines que pour aller à la guerre soutenir l'honneur de leur nom et la gloire de leur patrie.

Le dix-neuvième siècle commençait; avec lui, pour l'Espagne, s'ouvrait cette série de malheurs, de bouleversemens et de révolutions, qui aujourd'hui encore ensanglantent son sol. Le dernier des Penafior, le comte Victor, attaché par droit et conviction au gouvernement et aux libertés de l'Espagne, combattait à la tête des fidèles. Ses vieux jours étaient attristés par deux peines bien cruelles pour un cœur espagnol : les infortunes de sa patrie et la chute de sa maison. Car, de cette longue suite de générations, il était le dernier représentant, et la comtesse, sa femme, ne lui avait laissé en mourant qu'une

filie, sa seule consolation désormais, dont la tendresse et l'amour cherchaient à le consoler du mal dont elle était la cause innocente. Si le sexe de cette enfant était le sujet des malheurs de son père, elle apportait, par ses soins et ses qualités, un bien doux dédommagement à ce mal involontaire. Dona Isabel employait tous les agrémens, tous les charmes dont la nature l'avait douée, à adoucir la tristesse de son père. Ses soins assidus, sa prévoyante tendresse calmaient les chagrins du vieillard, et plus d'une fois changeaient ses regrets et ses plaintes en actions de grâces, vers le ciel.

Les malheurs de l'Espagne s'aggravaient ; ses rois, descendus du trône, venaient de partir pour l'exil, frappés de la verge de fer du nouveau fléau de Dieu. Le comte

de Pennaflor, fidèle à ses princes dans la mauvaise fortune comme dans la prospérité, quitta sa patrie et ses terres, emmenant Isabel, sa fille chérie, désormais son seul trésor. Durant ces jours malheureux, toujours si durs et si longs, loin du sol natal, loin des affections de toute la vie, sa fille était une consolation à ses peines, un adoucissement à son malheur.

Douée d'un grand caractère, d'une bonté angélique et d'une force d'âme peu commune, dona Isabel vit ces qualités se fortifier par l'adversité, et s'épurer au creuset de l'infortune. Obligée de lutter contre la nécessité, elle accepta la vie avec tous les chagrins, toutes les misères dont elle est traversée, et sut tourner au profit de la vertu toutes les épreuves qui devaient l'assaillir.

Les révolutions ont un terme : l'état de l'Europe changea, l'Espagne fut rendue à ses maîtres. Le comte de Pennafior revint à Valladolid, et la destinée d'Isabel parut changer aussi. Un éclair de bonheur sembla sillonner la nue, un rayon de soleil éclairer le ciel jusque là si nébuleux de ses jours. La sécurité commença à renaître ; des gages nouveaux de stabilité furent donnés aux empires, et les particuliers purent compter sur des jours de repos et de paix. Le comte de Pennafior, privé d'un rejeton qui pût perpétuer la gloire de son nom et les souvenirs de sa race, voulut cependant, avant de mourir, se voir revivre dans une postérité qui conservât son sang.

Plusieurs partis se présentaient pour Isabel. Tout noble seigneur tenait à hon-

neur de joindre l'éclat de son nom à celui des Pennaflor, et les charmes de l'héritière, ses qualités, ses vertus, rendaient l'attrait plus puissant encore. Le comte de Mendez y Soria, grand d'Espagne de première classe, pourvu de charges importantes et de dignités à la cour, fut l'objet du choix du comte Victor, et Isabel l'accepta avec respect et reconnaissance de la main de l'auteur de ses jours. Le roi approuva cette union, en signa le contrat, et le mariage fut célébré. — Depuis ce temps Isabel, devenue comtesse de Mendez, dut souvent accompagner son mari à la cour, et ce n'était pas sans chagrin qu'elle quittait Valladolid, son berceau, le lieu de ses affections, dont un exil forcé avait pu seul l'éloigner; qu'elle laissait seul son vieux père, dont rien, pas même l'exil et l'adversité, ne l'avait encore sé-

parée. Mais un chagrin plus profond et plus vif brisait son cœur et empoisonnait sa vie; cette peine usait les jours de son père et désolait toute sa famille; elle n'était point mère, car, malgré sa fécondité, était-ce l'être, que de ne pouvoir conserver ce doux nom. Ses enfans moururent lorsqu'à peine ils reçurent le jour, laissant tout autour d'eux dans l'abîme de la douleur et les angoisses des regrets. Que de pleurs versa dona Mendez sur la fausseté de ces joies éphémères et les cruelles déceptions de ses espérances! Quelle expiation avait-elle donc à subir par des sacrifices plus pénibles que celui de la vie? Qu'avait-elle fait à la destinée, pour n'en connaître que les rigueurs? Un nouveau chagrin vint s'unir à ceux dont elle était abreuvée : elle perdit son père, et avec lui le dernier lien qui la rattachait au bon-

heur des affections de la terre. Cette perte la jeta dans la plus profonde douleur, détruisit sa santé, déjà altérée, et fit naître des inquiétudes pour ses jours.

Revenue à la vie, privée de son père, dont elle pût embellir les vieux jours, d'enfans qu'elle pût chérir, dona Mendez sentit le besoin de se créer une affection de choix qui remplaçât celles que lui refusait la nature. Une parente de son nom venait de donner le jour à une fille, et l'avait appelée à être, devant Dieu, la seconde mère de cette enfant. Dona Mendez s'affectionna à cette petite créature, dont la beauté la prévint, dont les caresses la touchèrent;

elle commença à l'aimer, et la demanda à ses parens, résolue de l'adopter. Ceux-ci l'accordèrent. Don.Mendez y Soria, heureux de voir la comtesse, sa femme, rattacher sa vie à quelque chose, partagea l'adoption. Dès lors, le bonheur sembla sourire encore une fois à l'infortunée dona Isabel. Tous ses jours, tous ses instans furent consacrés à cette fille adoptive, et l'affection qu'elle contracta pour elle fut d'autant plus forte, qu'elle eut plus le temps de se former et de s'accroître. Hélena, sa pupille, était digne de toute sa tendresse. C'était un de ces trésors que Dieu donne à la terre dans ses momens de miséricorde et de bonté.

Son enfance fut douce et heureuse : en grandissant, elle acquit ce degré de mérite et de perfection, auquel n'atteignent

que les êtres privilégiés. En effet, elle réalisait l'idéal que peut créer une imagination riche et gracieuse. Essayer de la dépeindre, c'est déflorer cet éclat si pur et si suave, que l'intelligence peut comprendre, mais que la parole ne saurait exprimer. C'était un être plein de douceur et d'attraits, ravissant de grâces et d'harmonie, que le cœur aime et désire, dont la mémoire garde un religieux et éternel souvenir. Ses formes avaient cette modestie qui, jointe à la dignité, s'appelle noblesse; son visage, cette suavité de sentimens chrétiens qui purifient et élèvent la nature; ses yeux, bleus comme l'azur du ciel, reflétaient la candeur de son âme; d'entre ses paupières, bordées de longs cils, s'échappait un regard religieux et céleste; son front pur, mais triste, son sourire plein de mélancolie, son teint pâle

et transparent, indiquaient qu'elle était soumise aux souffrances de l'humanité; sa peau, douce et fine, où le pur baiser d'une mère avait pu seul imprimer une trace passagère, rappelait la blancheur de la fleur des rois; sa bouche, expressive et fine, exhalait l'esprit et la bonté; la résignation et le renoncement avaient empreint de leur sceau ce visage arrosé tant de fois des larmes de la prière, et sur lequel ne se peignaient que des sentimens nobles ou pieux. Qu'il y avait de force et de charme dans cet ensemble plein d'aménité, dans ce regard modeste et fier, dans le calme de ce front, dans l'expression de bonté de ces lèvres mi-closes, dans toutes ces lignes vierges que l'habitude de la vertu, l'ignorance du mal, la pureté de la vie et de la pensée peuvent seuls donner et conserver! — Ses traits,

l'élan du plaisir ne les avait point fatigués; l'expression du dédain, qui flétrit le cœur, de la raillerie, qui froisse les sentimens, de la fierté, cette infirmité de l'esprit, ne les avait point altérés. Sa physionomie, calme et douce comme une fleur fraîche éclosée, communiquait le charme de la conscience qui s'y reflétait. Elle réalisait le portrait que nous nous formons de la mère de Dieu, lorsqu'elle habitait la terre.

Et ce ne sont là que de ces mérites souvent mensongers, qui ne paraissent qu'à l'extérieur; que ne puis-je dire tous les trésors de vertu et de piété candide, toutes les qualités aimables et solides que renfermait cette âme noble et pure? Elle tenait de l'ange et s'éloignait de la nature, pour se rapprocher des perfections de la

divinité, dont elle était un pur rayon. Naïve et vraie, encore sur le seuil de la vie, à cet âge où le cœur n'a pas été flétri, où l'âme n'a pas été souillée, où fleurissent les illusions, où se cueillent les joies, elle s'abandonnait à son naturel angélique, sans se défier de ses impressions ni de ses sentimens.

Telle était Hélène à dix-sept ans. Aux dons de la nature elle unissait les charmes de l'éducation la plus soignée, et les avantages de l'instruction la plus solide. Douée d'une grande élévation d'esprit et d'une sagacité peu commune, elle possédait bientôt les diverses branches des sciences offertes à son étude. Elle se distrait par la culture des arts, dans lesquels elle excellait presque toujours. Tous ces talens étaient rehaussés par une modestie franche

et naïve qui rendait son mérite plus éclatante encore, par une aménité, une douceur qui semblaient demander grâce pour sa supériorité. On ne la voyait pas sans être charmé de son air gracieux, prévenu de son accueil; on ne pouvait l'entendre sans être flatté du son de sa voix, touché de la douceur de ses paroles. Est-il besoin de dire que sa mère adoptive était fière de l'enfant de choix à qui elle consacrait sa vie? Elle partageait toutes ses impressions, tous ses sentimens, s'affligeait de ses peines, était heureuse de son bonheur. C'est de sa vie qu'elle vivait; l'Univers pour elle était renfermé dans cette charmante créature, et rien ne l'intéressait, n'existait à ses yeux, que ce qui avait quelque rapport avec cet être adoré. Comme son regard était chargé de joie, de bonheur, de volupté, lorsqu'elle suivait des yeux

les mouvemens gracieux et naïfs de son enfant ! Qu'elle expression indéfinissable prenait sa physionomie , lorsqu'elle la voyait revenir près d'elle après une absence de quelques instans ! Les choses les plus indifférentes prenaient de l'attrait à ses yeux , pourvu que sa fille fût près d'elle. Comme elle était glorieuse des ses succès dans le monde ; heureuse de l'amour et du respect que lui portaient tous ceux qui la voyaient ! Le jour elle ne pensait qu'à elle, ne vivait, n'agissait que pour elle. La nuit, le sommeil n'interrompait pas sa pensée : elle songeait à sa fille chérie ; souvent dans son affectueuse ardeur, elle interrompait son repos, et appuyée près de la couche d'Hélène, elle la couvait de son tendre regard, épiait son sommeil, recueillait chacun de ses soupirs ; chaque élan de son sein faisait battre son cœur.

L'intérieur de cette jeune fille était si plein de charmes; elle était si gracieuse, si affectueuse, si tendre, qu'on ne pouvait que s'estimer heureux de lui consacrer son existence. Aussi toutes les pensées de dona Mendez tendaient au bonheur de sa pupille. Dans sa tendresse, prévoyant qu'elle devait lui survivre, selon le cours ordinaire de la nature, elle lui réservait un époux selon son cœur, qui fût son appui, son ami lorsqu'elle viendrait à lui manquer. Le caractère, les qualités, la conduite, avaient déterminé son choix plus que la naissance et la fortune. Dona Mendez voulait le bonheur de sa fille; et elle savait que le bonheur est moins dans la pompe des grandeurs et le luxe des richesses, que dans les sentimens du cœur et le culte de la vertu. Mais au milieu de ces rians projets, un sujet d'inquiétude

venait souvent empoisonner ses joies. La santé d'Hélène était si frêle, que la moindre atteinte y causait des ravages, et cette jeune fille, à la fleur de l'âge, loin de se fortifier, semblait une fleur privée de sève dont la tige épuisée laisse pencher vers la terre son calice flétri.

Cet état empira de plus en plus. Hélène devenait plus rêveuse; ses yeux souvent élevés vers le ciel semblaient aspirer au bonheur qu'elle y entrevoyait; sa gaieté s'était changée en une silencieuse mélancolie; et aux demandes réitérées de sa mère, à laquelle elle ne cachait rien, elle avait enfin répondu : Je souffre. Mais craignant de l'affliger, elle avait cherché à surmonter sa faiblesse et à la cacher sous le voile d'une folâtre aménité. Mais son dé-

périssement ne put échapper à la sollicitude de sa mère ; il augmentait chaque jour, son teint devenait plus pâle, ses yeux perdaient de leur éclat, sa bouche n'avait plus d'expression que celle de la résignation et de la douleur. Pour calmer son inquiétude, dona Mendez recourut aux ressources de l'art. Les distractions furent inutilement offertes, divers traitemens essayés en vain. Rien ne put ramener la vigueur dans ces organes délicats et fatigués ; l'âme semblait se trouver à l'étroit dans ce corps qu'elle épuisait. Las d'essayer sans succès des moyens que leur offrait la science, les médecins espérèrent qu'un climat plus doux, un ciel plus bienfaisant, un soleil plus vif, pourraient réchauffer cette vie presque éteinte, ranimer cette sève épuisée. Dona Mendez quitta Valladolid, et conduisit sa pupille sous le

beau ciel de l'Andalousie, à Grenade, à l'époque où la nature renaît, où la terre se couvre de fleurs. Mais la destinée ne connaît ni règles, ni droits ; elle se joue des vains efforts qu'on fait pour la dompter, et tous les moyens qu'on tente ne sont souvent que des instrumens de sa tyrannique volonté, que des degrés à son imprescriptible accomplissement. Le bienfait du climat fut inutile à la santé d'Hélène, comme l'avaient été les ressources de l'art. Enfin le jour vint où le ciel devait réclamer cet ange égaré sur la terre. Hélène mourut, laissant sa famille dans les larmes, sa mère adoptive dans l'abîme de la douleur et les angoisse du désespoir.

Rien ne saurait retracer le chagrin de dona Mendez. Ses larmes ne durent plus tarir ; ses regrets ne plus s'effacer ; sa peine

ne plus connaître d'adoucissement ; sa vie ne plus concevoir le bonheur ; son cœur ne plus connaître le repos et le calme : son existence ne devait plus être qu'une longue agonie, un long cri de douleur . Cette âme ornée de tant de vertus , éprouvée par des situations si diverses , devait encore s'épurer au creuset d'une nouvelle infortune , plus poignante que ce qu'elle avait déjà éprouvé ; son cœur devait être broyé sous la roue de l'avengle et fatale destinée. Quelle tache pouvaient donc avoir à effacer les larmes qu'elle a répandues et qu'elle répand encore avec tant d'amertume ! Le souvenir qui la suit partout et toujours est si déchirant , si cruel ! Tout ce que les peines de l'amour ont de délirant , tout ce que celles de l'amitié ont d'incisif , tout ce que celles de l'amour maternel ont d'affectueux et de tendre , tout

ce qu'il y a d'ardeur dans une passion, de délicatesse dans un sentiment, de religieux dans un regret, de sacré dans un souvenir, se trouve réuni dans la douleur dont elle s'abreuve; car l'effection qui l'unissait à l'ange qu'elle pleure et que pleurent tous ceux qui l'ont connue, avait quelque chose de passionné. Ce qu'elle éprouvait était plus que de l'amour maternel : cette enfant était sa fille d'adoption, sa fille selon son cœur, et non d'après les lois de la nature. C'était volontairement qu'elle s'était consacrée à elle; elle ne vivait qu'en elle et pour elle. La tombe qui s'est refermée sur la jeune fille a englouti deux êtres.

Donna Mendez s'était crue heureuse tant qu'elle posséda Héléna. Mais l'était-elle réellement? L'homme, comme s'il n'avait

pas assez de ses maux réels, se crée des tourmens imaginaires et se rend malheureux au milieu de toutes les conditions du bonheur. Dona Mendez n'échappait point à ce triste résultat de la faiblesse humaine. L'excès de sa tendresse était la source de mille inquiétudes sans cesse renaissantes, et d'autant plus vives, que l'objet qui les causait était plus cher. Hélas ! l'événement n'a que trop prouvé combien étaient fondées des craintes qu'on appelait chimériques. Mais combien Hélène était faite pour inspirer un attachement violent ; elle était si belle et si bonne ! Oh ! celle-là était bien créée à l'image de Dieu. N'est-ce pas manquer au respect et à la vénération que j'ai voués à sa mémoire, que d'avoir essayé sans succès de décrire cet indéfinissable composé de tout ce qu'il y a jamais eu de bon et de beau sur cette misérable

terre? Cette œuvre du Créateur était trop parfaite pour qu'il voulût nous laisser en jouir. Les déplorables accessoires de l'humanité étaient indignes de cette angélique créature. Elle eût été trop cruellement froissée par le contact des imperfections d'ici-bas ; c'était une plante exotique arrachée du ciel, son sol natal, pour la terre où elle ne pouvait que dépérir. Elle était trop parfaite pour vivre au milieu de notre corruption. L'ange a repris son vol pour sa patrie, et n'a paru parmi nous que pour nous donner l'idée de la perfection, et nous laisser des regrets éternels.

La dépouille mortelle de dona Héléna fut embaumée, déposée dans une châsse d'argent, et transportée à Valladolid, où elle fut inhumée avec la pompe due à son rang et à sa naissance, près des tombes de

ses aïeux. C'est la dernière cendre des pennaflor, en attendant celle de sa mère adoptive.

Dona Isabel de Mendez y Soria a vu se combler la mesure de ses souffrances par la mort de sa fille chérie. Elle survit à sa douleur, qu'elle nourrit de ses souvenirs, qu'elle abreuve de ses larmes. Chaque jour elle implore l'ange qui fit son bonheur sur la terre, et qui l'attend au ciel.

**Carlos NARIZ.**

**De l'Académie espagnole,**

---